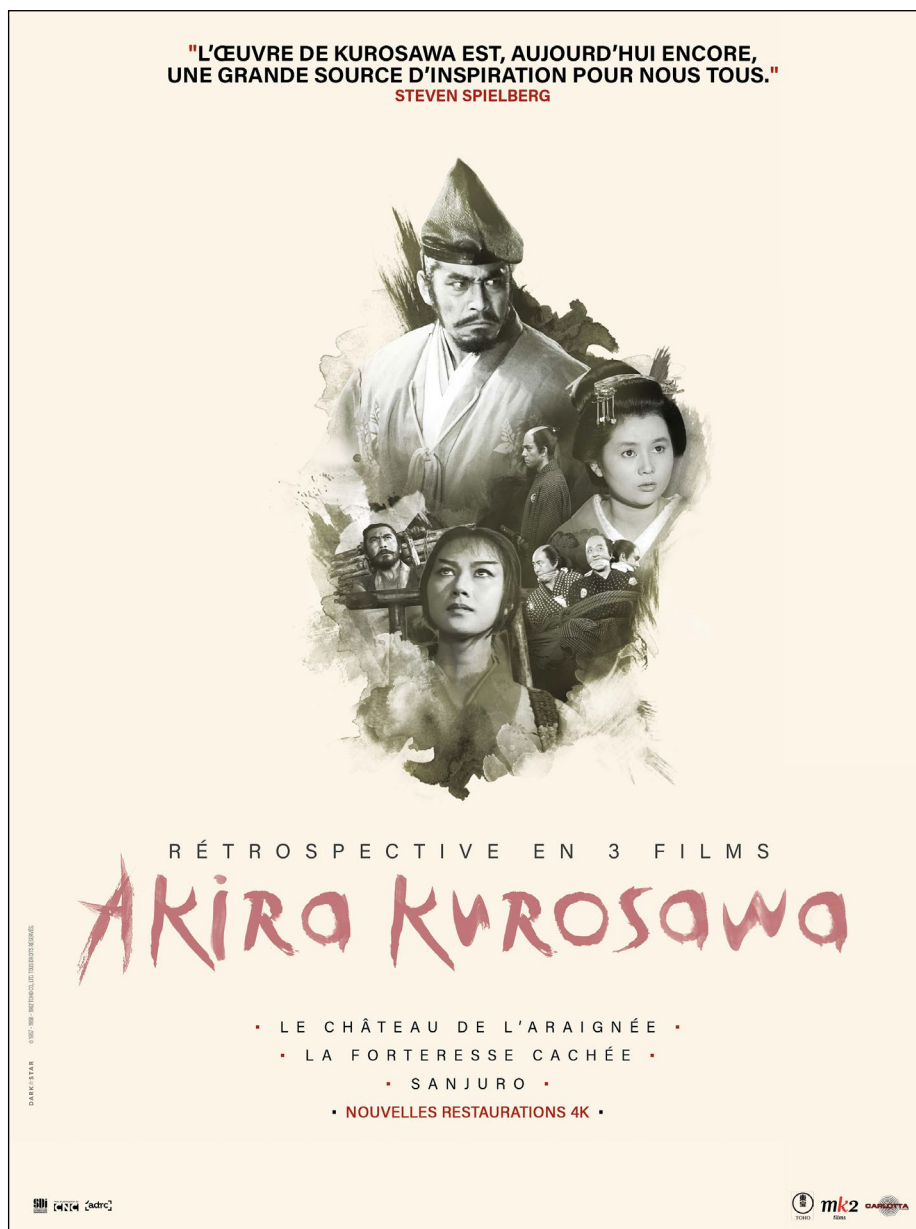


une co-distribution



AKIRA KUROSAWA

RÉTROSPECTIVE EN 3 FILMS



NOUVELLES
RESTAURATIONS 4K

AU CINÉMA
LE 12 AOÛT 2026

Distribution
CARLOTTA FILMS
74, rue de Charenton
75012 Paris
Tél. : 01 42 24 10 86

Programmation
Ines DELVAUX
Tél. : 06 03 11 49 26
ines@carlottafilms.com

Relations presse
Lucie MOTTIER
Tél. : 01 42 24 87 89
lucie@carlottafilms.com

Relations presse Digital
Pauline BOISSEAU
Tél. : 01 42 24 98 12
pauline@carlottafilms.com

SOMMAIRE

PRESSE INTERNET

ACTUALITÉ

En ligne le 10 août

<https://actualitte.com/article/133219/bande-annonce/le-chateau-de-l-araignee-sanjuro-des-adaptations-de-kurosawa-au-cinema>

PAR ICI LES CINÉPHILES

En ligne le 11 août

<https://pariclescinephiles.com/retrospective-akira-kurosawa-avis-sur-trois-classiques-populaires/>

MÉDIAPART

En ligne le 11 août

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/100826/le-chateau-de-l-araignee-dakira-kurosawa>

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/110826/la-forteresse-cachee-kakushi-toride-no-san-akunin-dakira-kurosawa>

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/110826/sanjuro-tsubaki-sanjuro-dakira-kurosawa>

LE MAG DU CINÉ

En ligne le 16 août

<https://www.lemagducine.fr/cinema/films-classiques/le-chateau-de-l-araignee-akira-kurosawa-critique-film-1957-ressortie-2026-10085084/>

<https://www.lemagducine.fr/cinema/films-classiques/sanjuro-akira-kurosawa-critique-film-1962-ressortie-10085090/>

FUCKING CINÉHILES

En ligne le 15 août

<https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2026/08/critiqueressortie-retrospective-akira.html>

SANCHO ASIA

En ligne le 12 août

<https://www.sancho-asia.com/articles/la-forteresse-cachee>

<https://www.sancho-asia.com/articles/chateau-de-l-araignee>

<https://www.sancho-asia.com/articles/sanjuro>

PRESSE INTERNET

Le Château de l'araignée, Sanjuro : des adaptations de Kurosawa au cinéma

Carlotta Films organise, à partir de ce 12 août, une petite rétrospective consacrée à Akira Kurosawa, avec trois films du maître japonais restaurés en 4K. *Le Château de l'araignée* (1957), *La Forteresse cachée* (1958) et *Sanjuro* (1962) seront diffusés en salles : le premier adapte *Macbeth* de Shakespeare, et le troisième un roman de Shūgorō Yamamoto.

PUBLIÉ LE :
10/08/2026 à 10:30

Antoine Oury



L'incontournable réalisateur japonais Akira Kurosawa (1910–1998) est de retour dans les salles de cinéma, cet été, à l'occasion d'une rétrospective orchestrée par Carlotta Films, Mk2 Films et la Toho. Trois films de son imposante filmographie sont à nouveau projetés, dans une version restaurée 4K.

Parmi ces propositions, *Le Château de l'araignée*, transposition de la tragédie *Macbeth* dans le Japon du XVI^e siècle. À cette référence théâtrale s'ajoute l'art japonais du nô : les acteurs et actrices se déplacent peu à l'écran, et leurs visages restent les principaux supports de leurs interprétations... Pour cette adaptation, Kurosawa avait travaillé avec Shinobu Hashimoto, Ryūzō Kikushima et Hideo Oguni.

Autre adaptation, *Sanjuro* se base, pour sa part, sur un roman de Shūgorō Yamamoto (1903–1967), intitulé *Jours de paix* (*Hibi heian*). Kurosawa adaptera d'autres œuvres de Yamamoto, avec *Barberousse* en 1965 et *Dodes Kaden* en 1970, son premier film en couleurs. *Sanjuro* forme par ailleurs un diptyque avec *Yojimbo*, sorti en 1961 et inspiré par les romans de Dashiell Hammett.





<https://pariclescinephiles.com/retrospective-akira-kurosawa-avis-sur-trois-classiques-populaires/>

Rétrospective Akira Kurosawa : avis sur trois classiques populaires

par François Verstraete | 11 08, 26 | Cinéma, Événements, Vedette du jour | 0 commentaires



En 1954, Akira Kurosawa accoucha des *Sept samouraïs*, un sommet qui entérina définitivement son statut d'auteur incontournable, aussi bien au Japon qu'à l'international. Un exploit d'autant plus remarquable, qu'il ajoutait la quantité à la qualité, car entre 1952 et 1962, il tourna un film par an ; un rythme de stakhanoviste ! Qui plus est, il sera le membre des quatre fantastiques nippons (qui comprennent Yasujiro Ozu, Mikio Naruse et Kenji Mizoguchi) à connaître une longévité exceptionnelle, puisque sa carrière perdurera jusque 1990.

Les décès de Mizoguchi en 1956 et d'Ozu en 1963, ainsi que la retraite progressive de Naruse feront de lui la passerelle entre les générations, avant l'avènement de la Nouvelle Vague, portée par Kinji Fukasaku ou Nagisa Oshima. Sa faculté à se régénérer et à se renouveler lui ont permis de s'attirer les bonnes grâces non seulement des critiques, mais surtout d'un public de plus en plus volatile. Or,

beaucoup s'interrogeaient sur l'avenir de son œuvre, après *Les Sept samouraïs*. Allait-il persévérer dans le film d'époque ou se tourner vers des drames réalistes tels que *Vivre dans la peur* ?



La chute d'un démon

La réponse, les deux. Après 1954, le cinéaste s'est distingué aussi bien avec des films noirs de la trempe des *Salauds dorment en paix*, que des entreprises intimistes dans la veine des *Bas-fonds*, mais également des épopées grandioses. Et force est de constater que ces dernières auront un impact considérable sur l'Occident. Portées la plupart du temps par un formidable Toshiro Mifune, le compagnon de route du réalisateur, elles sont imprégnées désormais d'une pointe de cynisme. **Si l'humanisme de ses débuts transpire encore, il ne doit pas occulter les faiblesses de l'individu.**

La rétrospective qui commence ce 12 août 2026 permet de (re) découvrir trois joyaux emblématiques de cette période, trois épopées à l'influence indéniable, toutes avec Toshiro Mifune : il s'agit du *Château de l'araignée*, de *La Forteresse cachée* et de *Sanjuro*. Tous sortis entre 1957 et 1962.



Reconnaissance

La perfidie

À partir de 1957, Akira Kurosawa établira une relation ténue avec la tragédie shakespearienne. Il va ainsi transposer l'œuvre du dramaturge britannique et l'entrelacer avec ses propres obsessions. On pense irrémédiablement à *Ran*, basé sur le *Roi Lear*, aux *Salauds dorment en paix*, variation d'*Hamlet* sur fond de film noir et donc du *Château de l'araignée*, qui repose essentiellement sur *Mac Beth*. Pour cette occasion, Akira Kurosawa se servira aussi bien des éléments du théâtre Nô aux aspects minimalistes que des principes déployés sur *Les Sept samouraïs*.

Le long-métrage s'ouvre et se referme sur le siège imminent du Château de l'araignée dont le seigneur s'est emparé par la force et par le sang. L'ombre d'une malédiction plane sur les lieux, sort funeste jeté non pas par les esprits, mais bel et bien par des hommes avides et cupides. Le Château de l'araignée raconte une chute, celle d'un héros qui avait tout et qui finit par trahir sa morale et ses convictions, pour un peu de pouvoir, soudoyé par les mots sournois d'une épouse jamais rassasiée. Sur bien des points, ce long-métrage est sans doute le plus sombre du réalisateur.



Impitoyable

Les protagonistes cèdent à leurs pulsions, incapables de comprendre que leur destin est pourtant entre leurs mains. **Ils ne sont pas le jouet des dieux ou des fantômes, mais plutôt de leur perfidie !** Akira Kurosawa alterne avec élégance, scènes de théâtre et mise en place des affrontements. Durant les moments d'intimité, la conjointe de Toshiro Mifune alias Washizu inocule du venin dans ses veines. Tel le serpent qui tente Eve, elle souffle à son oreille les paroles qui le font vaciller. Plus Washizu hésite, plus elle surenchérit dans la bassesse, avec des arguments imparables. Elle se glisse dans la peau d'un tacticien, excepté que la chambre nuptiale se substitue ici au champ de bataille.

L'exposition qui annonce un avenir glorieux pour les deux héros n'existe que pour induire le public en erreur. Kurosawa, à l'instar de sa protagoniste machiavélique, dissimule ses intentions ; il l'égare dans une forêt hantée par les désirs et la corruption. Voilà pourquoi nul affrontement épique ne viendra illuminer cet océan de bassesse, dans lequel se baigne avec complaisance, un couple malfaisant. La

maîtrise d'Akira Kurosawa affleure pendant chaque dialogue, prouvant qu'il n'est pas qu'un simple orchestrateur de grands spectacles.

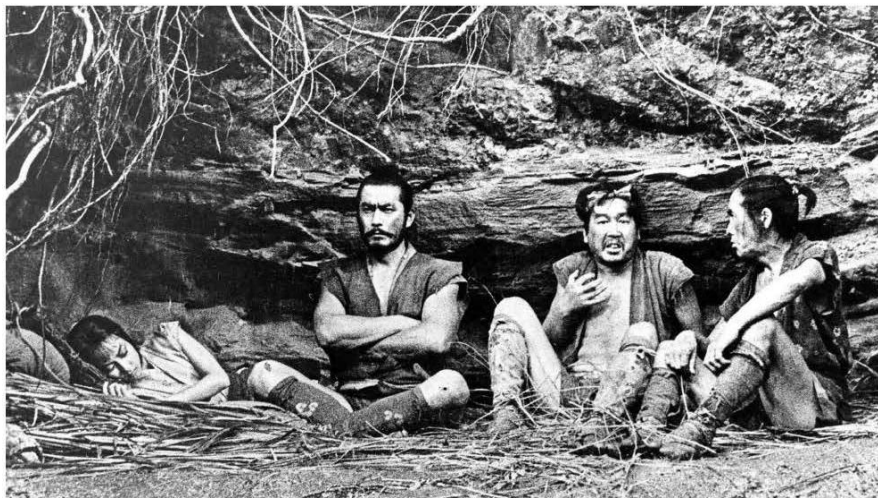


Avant la trahison

Il décrit avec précision et poésie une lente déchéance et la propension de l'Humanité à détruire tout ce qu'elle touche. Inimaginable, tant il a toujours jusque-là, préféré la raison, la rédemption à l'opprobre. Ce changement de paradigme perturbe, d'autant plus qu'il est corroboré par la prestation incroyable de Toshiro Mifune. Pantin pathétique, il cautionne puis assiste à la fin de son monde. Rarement le terme crépusculaire n'aura sied aussi bien à un travail de Kurosawa, excepté pour son suivant, *La Forteresse cachée*.

L'épopée

Après *Les Sept samouraïs*, Akira Kurosawa n'avait plus l'énergie de s'investir dans un projet d'envergure, dans une fresque d'ampleur. Pourtant, il a puisé dans des ressources insoupçonnées lors du tournage de *La Forteresse cachée*, tant ce long-métrage se hisse par instants dans son ambition et sa démesure à son aîné. Le réalisateur surprend ses fidèles admirateurs et les observateurs avec cette entreprise culotée, qui oscille fréquemment entre vertu et faiblesse et verse dans la fable morale, au point de s'ériger en pendant lumineux du *Château de l'araignée*.



Groupe iconoclaste

L'introduction nous plonge au cœur du Japon féodal, après une bataille épique. La déroute d'un fief condamne les vaincus à être réduits à l'état d'esclavage. Parmi les perdants, deux paysans déambulent, à la recherche d'une autre raison de vivre. Ils ont été tous deux déçus par l'appel de l'aventure, cher aux écrits de Joseph Campbell. Ils ont tout abandonné, délaissant leurs biens afin d'acquérir armes et armures, n'expérimentant à l'arrivée que le goût amer de la défaite et des désillusions. Or cette vision, peu enviable, contraste avec tous les préceptes énoncés dans le *Star Wars : Un Nouvel Espoir* de Georges Lucas, qui revendique autant l'héritage de ce film de Kurosawa que celui de Joseph Campbell.

La saga culte de Georges Lucas respecte à la lettre les fondamentaux du *Héros aux mille et un visages* de l'essayiste, tandis que dans une certaine mesure, Kurosawa les piétine d'emblée, en montrant avec cruauté, une terrible réalité. La soif de gloire et de fortune jamais étanchée d'un duo comique malgré lui les précipitera tout droit dans la gueule du loup. En outre, aucune vertu n'émane d'eux, uniquement l'appât du gain, quitte à trahir leur entourage proche pour quelques lingots d'or. Kurosawa attise les *bas instincts de l'Humanité et se dessinerait presque une continuité naturelle sur le fond du Château de l'araignée*, même si Shakespeare n'entre pas ici dans l'équation.



Héros malgré eux ?

Toutefois, le cinéaste ne désire pas cette fois obscurcir son tableau, mais l'éclairer intelligemment. Ainsi, il se réapproprie les enseignements de Joseph Campbell, puisqu'il les renie d'abord pour mieux les appliquer après (tant soit peu qu'il les ait lus). Il se moque de ce fameux appel de l'aventure puis articule sa narration par la suite autour de cette formule. Et les diverses machinations élaborées par les protagonistes se soumettent au bien commun, par chance ou par calcul, souvent au grand dam des conspirateurs. *La Forteresse cachée* décrit un univers plongé dans des ténèbres transpercées par une faible lueur d'espoir.

Persévérer en dépit de l'adversité et renouer avec des valeurs élémentaires sont les crédos portés par Toshiro Mifune, impeccable en général solitaire et la princesse qu'il doit protéger. Le long-métrage multiplie les séquences subtiles durant lesquelles toutes les classes sociales se confondent pour le meilleur et morceaux de bravoure haletants. Comment oublier quinze minutes homériques, galvanisées par la chevauchée d'un homme prêt au sacrifice ultime, d'abord lancé à la poursuite de l'ennemi, puis encerclé par ce dernier ? Akira Kurosawa clôt cette scène par un duel magistral, dans la lignée des grands chanbaras. Ce n'est donc pas l'appel de l'aventure qui façonne *La Forteresse cachée* : il n'incarne pas cette notion, il la nourrit !



Méditation

La pénitence

Curieusement, Akira Kurosawa délaissera cette approche en 1961, lorsqu'il amorça son diptyque consacré à un ronin qui se vend au plus offrant avant de se repentir. Il s'agit bien entendu des films *Yojimbo* et *Sanjuro*. Toshiro Mifune instille nuances, couleurs et vigueur à ce protagoniste ambivalent qui inspirera Sergio Leone et sa *Trilogie du dollar*. Ces deux épisodes s'inscrivent en pleine renaissance du chanbara au Japon, quand Kenji Misumi revitalise le genre (le cinéaste est derrière les sagas *Zatoichi* et *Baby Cart*). Kurosawa profite de la popularité du courant pour façonner un étrange antihéros, tour à tour brutal et magnanime.

Et dans *Sanjuro*, le réalisateur le ressuscite afin qu'il s'ouvre à son environnement. Il ponctue à point nommée une quête faite de souffrances, de frustrations, de petites joies et de rencontres inattendues. **Le considérer comme une œuvre mineure revient à mésestimer son importance et le long-métrage occupe une place légitime dans cette rétrospective.** Il présente un aspect fascinant dans le jeu de Toshiro Mifune, apte à se démarquer dans n'importe quel rôle. Ainsi, il se reconvertit en mentor pour un groupe d'idéalistes crédules souhaitant sauver le seul politique honnête de la région (donc dangereux).



Le repos du guerrier

À travers un postulat simple et limpide, Akira Kurosawa développe son récit avec habileté. Pendant près d'une heure, il prépare le terrain, tout comme son personnage, préférant la raison à l'action. Il prédit une confrontation et la repousse inéluctablement. Cette démarche souligne la volonté de Sanjuro de renoncer à la violence et de ruser au lieu de tuer. Face à lui se dresse un ennemi, qui lui renvoie une image d'un passé pas si lointain. Et les sages paroles d'une femme privilégiée remplacent un temps les actes atroces perpétrés et l'ignominie générale.

Le Club de Mediapart

Participez au débat

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/100826/le-chateau-de-laraignee-dakira-kurosawa>



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné-e de Mediapart

BILLET DE BLOG 10 AOÛT 2026

"Le Château de l'araignée" d'Akira Kurosawa

Washizu, un seigneur de guerre qui rentre victorieux, croise une sorcière qui lui livre une prophétie : il deviendra puissant à la tête du Château de l'araignée. Enivré par ses paroles, il ira jusqu'au crime pour étancher sa soif de pouvoir.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



Le Château de l'araignée d'Akira Kurosawa © Carlotta Films

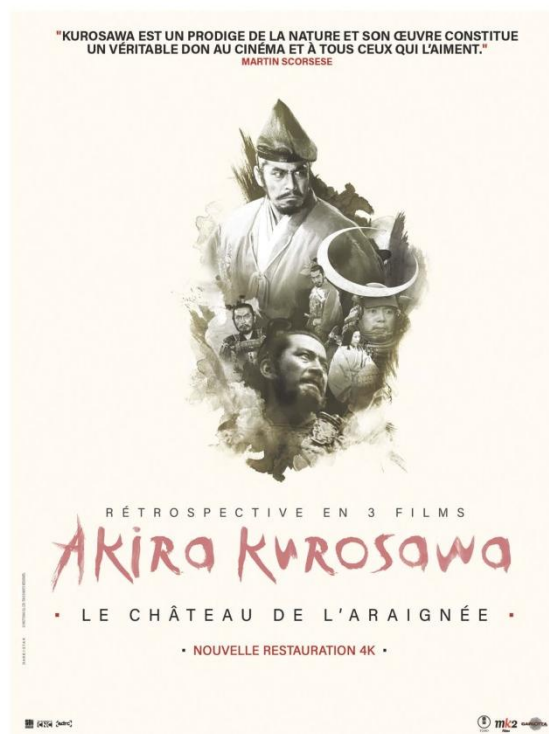
Sortie nationale (France) du 12 août 2026 : *Le Château de l'araignée* d'Akira Kurosawa

Akira Kurosawa, au mitan des années 1950, fort de l'expérience de plus d'une décennie de réalisations avec 16 longs métrages, se trouve déjà bien identifié au niveau international. Il se lance alors dans l'ambitieuse adaptation pour le cinéma de *Macbeth* de Shakespeare. Celle-ci suit de quelques années l'adaptation d'Orson Welles et pour ne pas entrer en rivalité avec lui, Akira Kurosawa s'inspire plutôt de l'œuvre originale avant tout au service d'une inspiration artistique

proprement japonaise avec l'utilisation des codes du théâtre nô. Ainsi, le cinéaste concentre l'action sur quelques protagonistes seulement et dépouille systématiquement les décors filmés certes en grand angle et des profondeurs de champ mais où les personnages se retrouvent seuls dans les salles qui représentent le pouvoir. La symbolique est ainsi déjà très forte dans ce choix dramaturgique associé à des oppositions de jeu singuliers où les personnages ont une telle économie de gestes que le moindre mouvement prend automatiquement une ampleur démesurée.

De ce point de vue, le couple régicide est particulièrement fascinant avec une épouse qui semble tout au long du film tel un spectre, comme attirée par la mort qu'elle portera dans son ventre et tout autour d'elle, tandis que son époux plus hypocrite se complaît dans ses conseils qui lui sont soumis pour trahir et assouvir sa soif de pouvoir toujours plus ample.

Akira Kurosawa a saisi une période historique trouble du Japon déchiré par les guerres civiles qui trouve sa pleine cohérence dans l'univers original décrit par Shakespeare. Les décors sont réalisés avec soin sans pour autant tomber dans l'autosatisfaction exotique d'un Japon multiséculaire fantasmé. En l'occurrence, c'est bien le Japon multiséculaire belliciste qu'Akira Kurosawa dénonce explicitement, faisant référence aux passions d'hier et d'aujourd'hui dans le Japon d'après guerre après quelques décennies de folie expansionniste particulièrement sanglante, notamment dans la Chine des années 1930.



Le Château de l'araignée

Kumonosu-jō

d'Akira Kurosawa

Fiction

105 minutes. Japon, 1957.

Noir & Blanc, 1,37

Langue originale : japonais

Avec (Toshirō Mifune (le général Taketoki Washizu), Isuzu Yamada (Asaji, la femme arriviste de Washizu), Minoru Chiaki (le général Yoshiaki Miki, l'ami fidèle de Washizu), Akira Kubo (Yoshiteru Miki, le fils de Miki), Takashi Shimura (Noriyasu Odagura), Takamaru Sasaki (le seigneur Kuniharu Tsuzuki), Hiroshi Tachikawa (Kunimaru, le fils de Tsuzuki), Kokuten Kōdō (un commandant militaire), Nakajiro Tomita (un commandant militaire), Yoshio Inaba (un commandant militaire), Kichijirō Ueda (un employé de Washizu), Eiko Miyoshi (la vieille femme du château), Chieko Naniwa (la sorcière), Isao Kimura (un samouraï fantôme), Seiji Miyaguchi (un samouraï fantôme), Nobuo Nakamura (un samouraï fantôme), Yū Fujiki (un samouraï de Washizu), Gen Shimizu

Scénario : Shinobu Hashimoto, Ryūzō Kikushima, Hideo Oguni et Akira Kurosawa, d'après *Macbeth* de William Shakespeare

Images (Asakazu Nakai

Premier assistant opérateur : Takao Saitō

Montage : Akira Kurosawa

Musique : Masaru Satō

Son : Ichirō Minawa, Masanao Uehara, Fumio Yanoguchi

Assistanat à la réalisation : Yoshimitsu Banno, Yoshimitsu Sakano, Hiromichi Horikawa, Mimachi Norase, Ken Sano, Shoya

Shimizu, Yasuyoshi Tajitsu, Michio Yamamoto

Maquillage : Masanori Kobayashi

Coiffure : Yoshiko Matsumoto, Junjirō Yamada

Costumes : Yoshirō Muraki

Décors : Yoshirō Muraki

Scripte : Teruyo Nogami

Production : Akira Kurosawa et Sōjirō Motoki

Sociétés e production : Toho, Kurosawa Production Co.

Distributeur (France) : Carlotta Films

Le Club de Mediapart

Participez au débat

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/110826/la-forteresse-cachee-kakushi-toride-no-san-akunin-dakira-kurosawa>



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné-e de Mediapart

BILLET DE BLOG 11 AOÛT 2026

La Forteresse cachée (隠し砦の三悪人, Kakushi toride no san akunin) d'Akira Kurosawa

Dans un monde en guerre, deux paysans anciens soldats tentent de survivre. Leur découverte d'une réserve d'or les conduit à suivre un mystérieux homme accompagné d'une jeune femme muette.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



La Forteresse cachée 隠し砦の三悪人, Kakushi toride no san akunin d'Akira Kurosawa © Carlotta Films

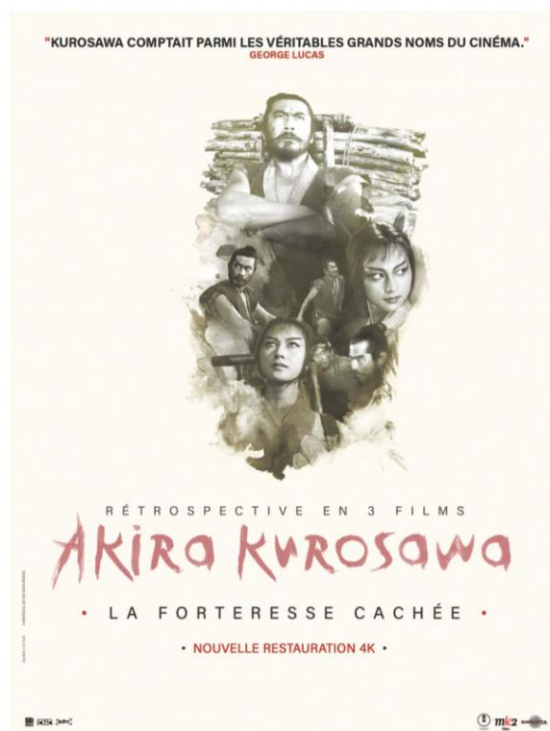
Sortie nationale (France) du 12 août 2026 : *La Forteresse cachée* d'Akira Kurosawa

Après ses grands drames contemporains et historiques, Akira Kurosawa réalise une grande fresque épique à l'humour picaresque comprenant quelques scènes de combats inédits. Ce mélange des genres peut paraître surprenant mais témoigne de la liberté créative du cinéaste pour s'aventurer dans des chemins inédits et dès lors inspirer les cinéastes du monde entier pour les décennies à venir à commencer par Sergio Leone et sa relecture du western. Ainsi, le scénario entre drame et humour picaresque autour d'un trésor à rechercher en pleine guerre civile autour de trois personnages opposés n'est pas sans rappeler *Le Bon, la brute et le truand*, alors que la le princesse à protéger et des personnages farfelus évoquent plus tard *La Guerre des étoiles* dont Georges Lucas ne cache nullement l'inspiration assumée.

Akira Kurosawa, l'un des cinéastes japonais les plus influencés par le cinéma dit occidental, est en même temps une source puissante de renouvellement et d'inspiration. Le nouveau format Scope choisi lui permet à la fois de saisir l'ampleur du spectacle tout en se concentrant sur des scènes truculentes portées par deux personnages certes truffés de défauts dans leurs comportements mais qui se révèlent plus humains que l'invincible, imperturbable et fidèle protecteur de la princesse interprété par l'acteur fétiche du cinéaste, Toshirō Mifune. Ainsi, bien que ce dernier soit magnétique, c'est le duo comique des deux paysans obsédés par l'or comme moyen de revenir glorieux dans leur village d'origine après avoir tout perdu dans leur participation à une guerre, qui portent l'humanité dans sa vulnérabilité truculente.

Akira Kurosawa fait dès l'introduction se succéder des scènes spectaculaires à grand renfort de figurants, notamment dans la révolte inattendue des esclaves bien que cela ne serve pas à première vue l'intrigue principale. Le grand héros glorieux incarné par Toshirō Mifune arrive bien tard, là encore, le cinéaste détournant les attentes de son public dans une liberté narrative entière.

Quant aux décors naturels, face à l'aspect grandiose des places fortifiées, le cinéaste préfère avec perspicacité se concentrer sur des décors naturels pour mettre en valeur l'inscription de ses personnages contraints au dénuement par les circonstances.



La Forteresse cachée

隠し岩の三悪人, *Kakushi toride no san akunin*

d'Akira Kurosawa

Fiction

139 minutes. Japon, 1958.

Noir & Blanc, Cinémascope

Langue originale : japonais

Avec : Toshirō Mifune (le général Rokurōta Makabe), Misa Uehara (la princesse Yuki), Minoru Chiaki (Tahei), Kamatari Fujiwara (Matashichi), Toshiko Iguchi (la fille du fermier achetée par le marchand d'esclaves), Takashi Shimura (le général Izumi Nagakura), Susumu Fujita (le général Hyoe Tadokoro), Kichijirō Ueda (le marchand d'esclaves), Eiko Miyoshi (la femme âgée), Kokuten Kōdō (l'homme âgé), Yū Fujiki (le garde-barrière), Yoshio Tsuchiya (le samouraï à cheval), Kokuten Kōdō (le vieil homme devant le panneau), Takeshi Katō (le samouraï en sang s'enfuyant), Kōji Mitsui (un garde), Toranosuke Ogawa (le magistrat de la barrière du pont), Kichijirō Ueda (le marchand d'esclaves), Makoto Satō (le fantassin Yamada), Yoshio Kosugi (le soldat Akisuki), Takuzō

Kumagai (un soldat à pied de Yamana), Haruo Nakajima (un soldat d'Akisuki)

Scénario : Ryūzō Kikushima, Hideo Oguni, Shinobu Hashimoto et Akira Kurosawa

Images : Kazuo Yamasaki

Premier assistant opérateur : Takao Saitō

Montage : Akira Kurosawa

Musique : Masaru Satō

Son : Ichirō Minawa, Yoshiro Miyamoto, Hisashi Shimonaga, Fumio Yanoguchi

Assistanat à la réalisation : Yoshimitsu Banno, Yōichi Matsue, Samaji Nonagase, Ken Sano, Yasuyoshi Tajitsu,

Masahiro Takase

Chorégraphies : Yoji Ken

Coiffure : Yoshiko Matsumoto, Junjirō Yamada

Costumes : Masahiro Katō

Décors : Yoshirō Muraki, Kōhei Ezaki

Scripte : Teruyo Nogami

Production : Sanezumi Fujimoto et Akira Kurosawa

Sociétés de production : Toho

Distributeur (France) : Carlotta Films

Le Club de Mediapart

Participez au débat

<https://blogs.mediapart.fr/cedric-lepine/blog/110826/sanjuro-tsubaki-sanjuro-dakira-kurosawa>



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné-e de Mediapart

BILLET DE BLOG 11 AOÛT 2026

Sanjuro (椿三十郎, Tsubaki Sanjūrō) d'Akira Kurosawa

De jeunes samourais proches de la hiérarchie tentent de libérer le grand chambellan. Très naïfs et maladroits dans leurs décisions, ils peuvent bénéficier des conseils d'un homme mystérieux, excellent combattant et fin stratège.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



Sanjuro 椿三十郎, Tsubaki Sanjūrō d'Akira Kurosawa © Carlotta Films

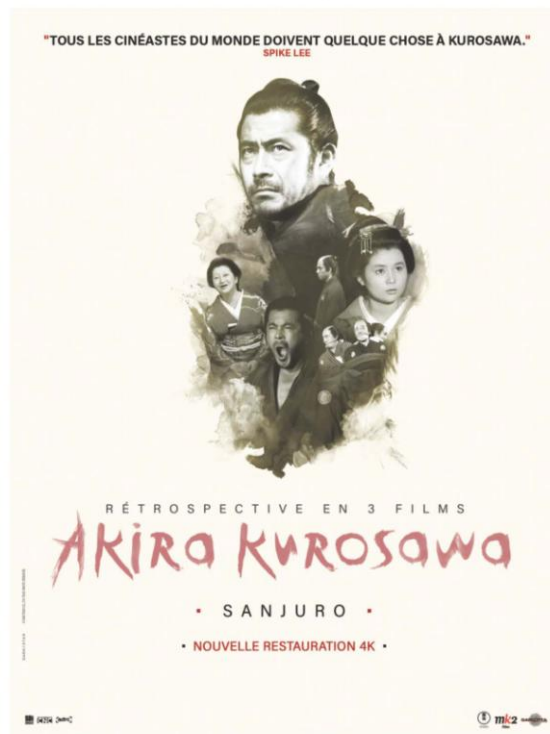
Sortie nationale (France) du 12 août 2026 : *Sanjuro* d'Akira Kurosawa

Troisième film dans l'ordre chronologique des films d'Akira Kurosawa restaurés et projetés en salles à partir du 12 août, *Sanjuro* (1962) est une nouvelle mise en scène fabuleuse du cinéaste qui n'aime rien qu'à contrevenir aux attentes de son public par rapport à un genre défini. Il reprend ici la figure du samouraï désargenté, aux talents profonds pour dénouer des conflits tout en tirant sa propre épingle du jeu, qu'il avait mis en scène dans son film précédent *Le Garde du corps*

(*Yojimbo*, 1961). Ce personnage anticipe la modernité autocritique du héros du récit d'aventure dont le comportement n'est pas à suivre aveuglément.

Ici, le héros éponyme qui associe son nom au camélia, use avec parcimonie de la violence physique pour déjouer des complots criminels. Le récit peut d'ailleurs être appréhendé selon une trame initiatique où de jeunes samourais irréfléchis apprennent à se servir davantage d'une stratégie pensée plutôt que de foncer dans le combat mortel. Le héros désargenté tient au long du film à garder sa place humble sans jamais profiter du pouvoir qui lui est mis au bout des doigts. Il apprendra lui-même, dans une déconstruction du rôle classique patriarcal, à renoncer à la violence spontanée, en tant que « lame nue », pour dénouer autrement les conflits. Akira Kurosawa se fait ainsi pacifiste dans un monde contemporain marqué par l'intensité de la guerre froide.

Si la prouesse des combats compte ainsi moins que la subtilité d'un scénario aux multiples ressources stratégiques, c'est que le cinéaste éprouve encore son sens de la narration en vue d'explorer de nouveaux territoires inattendus. Il fait ainsi déjà une synthèse du chambara pour lui ouvrir d'autres voies de développement avec une approche avant-gardiste riche de la dextérité de sa mise en scène qui ne se complaît jamais dans les moments spectaculaires pour privilégier le renouvellement constant de l'intrigue.



Sanjuro

椿三十郎, *Tsubaki Sanjūrō*

d'Akira Kurosawa

Fiction

98 minutes. Japon, 1962.

Noir & Blanc, 2,35

Langue originale : japonais

Avec : Toshiro Mifune (Sanjuro Tsubaki), Tatsuya Nakadai (Hanbei Muroto), Yūzō Kayama (Iori Izaka, le chef des jeunes samourais), Akira Kubo (Morishima, du groupe de neuf samourais), Hiroshi Tachikawa (Kawahara, du groupe de neuf samourais), Yoshio Tsuchiya (Hirose, du groupe de neuf samourais), Kunie Tanaka (Yasukawa, du groupe de neuf samourais), Tatsuyoshi Ehara (Sekiguchi, du groupe de neuf samourais), Akihiko Hirata (Terada, du groupe de neuf samourais), Kenzō Matsui (Yata, du groupe de neuf samourais), Tatsuhiko Hari (Morishima, du groupe de neuf samourais), Takashi Shimura (Kurofuji, le chef de la garde), Kamatari Fujiwara (Takebayashi, l'intendant), Yūnosuke Itō (le chambellan Mutsuta), Takako Irie (la femme du chambellan Mutsuta), Reiko Dan (Chidori, la fille du chambellan Mutsuta), Masao Shimizu (Kikui), Keiju Kobayashi (l'espion)

Scénario : (Ryūzō Kikushima, Hideo Oguni et Akira Kurosawa, d'après le roman *Hibi heian* (litt. *Jours de Paix*) de Shūgorō Yamamoto

Images : Fukuzo Koizumi et Takao Saitō

Musique : Masaru Satō

Son : Wataru Konuma, Hisashi Shimonaga

Assistanat à la réalisation : Shirō Moritani, Masanobu Deme

Décor : Yoshirō Muraki

Scripte : Teruyo Nogami

Production : Sanezumi Fujimoto et Akira Kurosawa

Sociétés de production : Toho et Kurosawa Production

Distributeur (France) : Carlotta Films



Jérémy Chommanivong | 16 août 2026

Le Château de l'araignée : quand Kurosawa habille Macbeth de brume et de kimonos

FILMS CLASSIQUES

Dès 12 août 2026, Carlotta Films, Mk2 Films et la Toho ressortent en salles trois classiques d'Akira Kurosawa restaurés en 4K : *Le Château de l'araignée*, *La Forteresse cachée* et *Sanjuro*. Une aubaine pour (re)découvrir sur grand écran l'une des adaptations les plus audacieuses jamais tirées de Shakespeare.

Grand admirateur de Kenji Mizoguchi (*Les Contes de la lune vague après la pluie*, *L'Intendant Sansho*, *La Rue de la honte*), Kurosawa a hérité de son aîné ce goût du va-et-vient entre chronique du présent et grande fresque en costumes. En 1957, fort du triomphe international des *Sept Samouraïs* deux ans plus tôt, il s'empare à son tour de *Macbeth*, près de dix ans après l'adaptation expressionniste d'Orson Welles, et le fait basculer dans le Japon guerrier du XVI^e siècle. Rien d'un caprice exotique dans ce choix, où les ambitions dévorantes, les rivalités fraternelles, les trahisons et les vengeance en cascade qui constituent **la matière shakespearienne semblaient taillée sur mesure pour l'univers du jidai-geki**.

Le pitch reste fidèle à l'original. Au retour d'une bataille victorieuse contre les assauts des forces d'Inui, les généraux Washizu (Toshiro Mifune) et Miki (Minoru Chiaki) croisent, égarés dans la forêt du Château de l'araignée, un esprit qui leur prédit leur destin. **Le premier accèdera au pouvoir suprême dans cette forteresse et l'autre verra sa lignée régner après lui**. Poussé par son épouse Asaji (Isuzu Yamada), Washizu précipite la prophétie en assassinant son seigneur, engageant un engrenage de trahisons qui le conduira à sa perte.

Là où Welles restait attaché, même tronqué, au texte shakespearien, Kurosawa fait un choix radical d'évacuer presque entièrement le dialogue qui en faisait sa théâtralité. Ce n'est plus la langue qui porte le tourment intérieur des personnages, mais la mise en scène, allant du cadrage aux jeux des comédiens, en passant par le décor et les effets de brouillard qui donne une dimension onirique au récit. Le cinéaste emprunte au théâtre *nô* sa gestuelle ralentie, ses visages figés en masques et son chant qui commente l'action comme un chœur antique. Isuzu Yamada, en Lady Macbeth glaciale et calculatrice, n'en reste pas moins la grande voix du film. C'est par ses mots, distillés d'un ton plat et maîtrisé, qu'elle empoisonne peu à peu l'esprit de Washizu et le pousse au crime. Ce personnage est en réalité la clé de sa folie. **À travers Asaji, Kurosawa sonde ce que la parole peut faire vaciller de plus fragile chez l'être humain, que ce soit la morale, la loyauté ou la raison elle-même.**

Le trône de brume

Mais Kurosawa n'enferme jamais son film dans le théâtre filmé grâce aux plans d'ensemble amples, au chevauchées filmées au téléobjectif et aux figurants en armure déployés avec une ampleur quasi documentaire. La stase hiératique des scènes de palais répond au mouvement inexorable de l'Histoire en marche. **Les extérieurs, tournés au pied du mont Fuji, où la brume se dégage naturellement du sol volcanique, confèrent au film une tonalité expressionniste, presque gothique, culminant dans la forêt hantée.** Quant au climax, impliquant de vraies flèches tirées par des archers professionnels, il reste un morceau de bravoure inégalé, où la terreur à l'écran est en grande partie authentique.

Reste une question, au cœur de la portée thématique du film : **la prophétie ne fait-elle qu'accélérer un mal déjà tapi chez Washizu, ou le destin est-il une fatalité extérieure ?** Kurosawa penche pour la seconde lecture sans jamais trancher tout à fait, laissant le spectateur seul face au vertige. On peut également y lire, sans forcer le trait, un écho au Japon d'après-guerre et à l'illusion de toute-puissance qui a précipité sa chute.

Cette épure a tout de même un prix, dont le rythme volontairement lent et la froideur assumée du dispositif qui peuvent tenir à distance les spectateurs qui attendent l'identification empathique et la fièvre verbale du texte original. C'est un pari qui divise, mais qui, avec le recul, s'impose comme **l'une des marques les plus singulières du geste kurosawien, entre Les Sept Samouraïs et Ran, dont il annonce déjà la tragique lucidité.**

Le Château de l'araignée est un film où la mise en scène est souveraine et l'emporte sur les mots. C'est d'ailleurs là, finalement, la plus belle façon de rester fidèle à Shakespeare. Près de 70 ans après sa sortie, le film n'a rien perdu de sa fièvre glacée et reste une leçon de mise en scène à prendre de plein fouet, sur grand écran, tant qu'il en est encore temps.

Rétrospective Akira Kurosawa en trois films – bande-annonce

Le Château de l'araignée – fiche technique

Titre original : *Kumonosu-jo*

Réalisation : Akira Kurosawa

Scénario : Shinobu Hashimoto, Akira Kurosawa d'après *MacBeth* de William Shakespeare

Interprètes : Toshiro Mifune, Isuzu Yamada, Minoru Chiaki, Akira Kubo, Takashi Shimura

Photographie : Asakazu Nakai

Montage : Akira Kurosawa

Musique : Masaru Sato

Producteurs : Akira Kurosawa, Sojiro Motoki

Société de production : Toho Co., Ltd

Pays de production : Japon

Année de production : 1957

Société de distribution France : Carlotta Films

Durée : 1h49

Genre : Drame

Date de ressortie : 12 août 2026

4.5
★★★★☆

LeMagduCiné

La plume cadre. Le regard écrit la lumière.

<https://www.lemagducine.fr/cinema/films-classiques/sanjuro-akira-kurosawa-critique-film-1962-ressortie-10085090/>

Sanjuro (1962), d'Akira Kurosawa : « Le meilleur sabre est celui qui reste dans son fourreau »

Par **Thierry Dossogne** - 18 août 2026

0



Réclamée par la Toho, la suite du *Garde du corps* (1962) mise en scène par Kurosawa réussit l'exploit de s'inscrire dans une continuité thématique tout en adoptant une tonalité qui en est le contrepied, troquant le cynisme et la violence du premier pour l'humour et l'observation qui évite de verser le sang. Porté par un Toshiro Mifune parfait dans la reprise de son rôle de *ronin* fruste, *Sanjuro* est un sommet de l'art de la mise en scène du maître nippon : concis, limpide, intelligent, esthétique, drôle, un brin provocateur. En un mot : jubilatoire. Ce chef-d'œuvre jadis considéré comme « mineur » ressort en salles dans une nouvelle restauration 4K de toute beauté, proposée par Carlotta et MK2.

Pour Akira Kurosawa, la période comprise entre 1961 (*Le Garde du corps*) et 1965 (*Barberousse*, sa dernière collaboration avec Toshiro Mifune) fut sans conteste un âge d'or, tant sur le plan critique qu'en termes de recettes. *Le Garde du corps* (*Yojimbo*) ayant remporté un succès énorme, au point d'influencer une pléthore de cinéastes partout dans le monde (rappelons notamment que *Pour une poignée de dollars* en devint le remake non-officiel), la Toho est pressée de l'exploiter à travers une suite. Un autre cinéaste est d'abord envisagé, mais c'est finalement Kurosawa qui prend les commandes de ce qui deviendra *Sanjuro* (*Tsubaki Sanjūrō* dans sa version originale). Si le *sensei* avait initialement imaginé un projet différent en adaptant une nouvelle de Shūgorō Yamamoto, il en retravaille le récit sous pression du studio afin d'y incorporer le célèbre antihéros Sanjuro de *Yojimbo*, interprété par le génial Toshiro Mifune. Ce choix s'avère payant, puisqu'il permet à Kurosawa de réutiliser un personnage aussi intéressant que familier pour le public, tout en réalisant un film qui deviendra bien plus qu'une suite... En revanche, le cinéaste, connu pour sa fidélité vis-à-vis de ses collaborateurs, reprend une bonne partie de l'équipe créative (les coscénaristes Ryūzō Kikushima et Hideo Oguni, le producteur Tomoyuki Tanaka, Masaru Sato pour la bande-son) et des comédiens de *Yojimbo* (Mifune, bien sûr, mais aussi Kamatari Fujiwara, Takashi Shimura ou Yoshio Tsuchiya).

Le récit de *Sanjuro* est simple : neuf jeunes samouraïs naïfs sont trompés par l'inspecteur Kikui, et veulent venger sa trahison. Leur fougue est tempérée par un *ronin* sans manières, Sanjuro Tsubaki, qui a entendu leur discussion et comprend les dessous de l'affaire. La structure du film est particulièrement originale et illustre la limpidité de la mise en scène de Kurosawa : pas de mise en place ni de présentation détaillée des protagonistes, le spectateur est immédiatement plongé dans le cœur de l'intrigue, et les 90 minutes qui suivent sont un modèle d'efficacité scénaristique et de montage (assuré par Kurosawa lui-même). Une leçon dont feraient bien de s'inspirer bon nombre de cinéastes et producteurs actuels, alors que la durée des films explose (la plupart du temps) inutilement...

Si Kurosawa accepta de tourner une suite du *Garde du corps*, il se garda bien d'en recycler paresseusement le récit et les personnages. Au contraire, le film constitue un contrepied assez jouissif de son prédécesseur. Ainsi, alors que *Yojimbo* était cynique, violent et presque nihiliste (un ronin rusé y profite de la rivalité entre deux clans criminels pour jouer sur les deux tableaux pour son profit personnel), *Sanjuro* adopte un ton nettement plus détendu, proche de la comédie. Le personnage principal est toujours aussi mal dégrossi (ce qui constitue en soi un décalage humoristique dans le cadre des relations ultra codées et rigides entre samouraïs, et par rapport à la société japonaise en général), mais dans cette suite c'est lui qui, tout en étant un épéiste exceptionnel, dissuade ses jeunes compagnons de faire usage de la violence. La pureté morale et la loyauté institutionnelle des neuf samouraïs ivres de vengeance viennent ainsi se fracasser contre la rouerie, l'expérience et le pragmatisme de Sanjuro, ce samouraï débraillé qui ne respecte pas grand-chose mais comprend tout des machinations de l'ennemi. Le film suggère ainsi qu'une vertu incapable de s'adapter aux circonstances devient naïveté. Par conséquent, les scènes d'action sont rares dans *Sanjuro*, notre héros préférant la stratégie à la force brute – une valeur représentée notamment par l'idée magnifique des fleurs de camélia jetées à l'eau en guise de message codé.

Le film porte la marque évidente de Kurosawa, en particulier par le double regard ironique qu'il porte sur la bureaucratie et sur la caste guerrière. La première est représentée par des fonctionnaires cyniques et corrompus qui évoluent dans un monde gangréné, où derrière les apparences de vertu, l'on assume pleinement que seul compte la réalité du pouvoir. La seconde est quant à elle représentée par des samouraïs aveuglés par leur conformisme : trop sûrs d'eux, trop bavards, trop attachés aux règles, les jeunes comparses de Sanjuro préfèrent s'en tenir à leurs principes figés plutôt qu'observer la réalité, qui est autrement plus cynique. Kurosawa n'hésite donc pas à démythifier le genre du *jidai-geki* au profit de la comédie, grâce à un décalage constant entre les apparences et la réalité. Par la même occasion, le cinéaste remet en cause la virilité imbécile, incapable de rivaliser avec la perspicacité de Sanjuro, dont l'état d'esprit est présenté comme bien plus « féminin », l'épouse du chambellan le résumant parfaitement par cette formule : « *Le meilleur sabre est celui qui reste dans son fourreau* ». Une idée paradoxale dans un film de samouraïs, mais qui impose une philosophie morale de la maîtrise de soi au détriment de la logique de la vengeance aveugle et sans fin. Sanjuro ne choisit jamais lui-même la voie de la violence ; en revanche, lorsqu'il est forcé à l'emprunter, Kurosawa la montre dans toute sa brutalité – en témoigne le très marquant duel final, dont la violence fulgurante succède à la longue immobilité des deux protagonistes. Le cinéaste rappelle ainsi qu'en dépit de la tonalité légère du film, lorsque la mort surgit, elle n'est ni romantique ni noble. Elle est au contraire absurde et terrifiante.

Si Akira Kurosawa parvint à égaler la réussite du *Garde du corps*, c'est aussi grâce à l'extraordinaire modernité de sa mise en scène. La géographie de l'espace et le montage au cordeau confèrent une fluidité magistrale à l'intrigue, épargnant au spectateur une longue mise en place ou une présentation des personnages (on ne connaîtra ainsi aucun détail de la vie de Sanjuro... et c'est très bien ainsi). Le cinéaste traduit également l'idée principale du scénario dans sa mise en scène, présentant par exemple les samouraïs toujours ensemble, comme une seule entité. Ils se déplacent collectivement dans le cadre, pensent collectivement, se trompent collectivement. Face à eux, l'électron libre Sanjuro, dont l'individualité l'emporte constamment sur la mentalité de groupe – pourtant un pilier essentiel de la culture nippone ! Enfin, le rythme du film alterne constamment entre moments d'observation, discussions, suspense, comédie et action, atteignant un équilibre dont l'efficacité prouve définitivement, si besoin en était encore, que Kurosawa fut bien un des plus grands maîtres du septième art.

Synopsis : Neuf jeunes samouraïs sont réunis pour célébrer leur victoire ; ils pensent avoir enfin réglé les problèmes de corruption qui gangrènent leur clan grâce à leur alliance avec l'inspecteur Kikui. Ils déchantent rapidement lorsqu'un inconnu leur annonce qu'ils ont été bernés par ce soi-disant allié. En effet, quelques minutes plus tard, Kikui leur tend un piège. Ils ne devront leur salut que grâce à l'aide de cet homme mystérieux. Il s'agit de Sanjuro, un ronin aussi fruste que fin stratège, qui décide de les prendre sous son aile...

Rétrospective Akira Kurosawa en trois films – bande-annonce





**FUCKING
CINEPHILES**

<https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2026/08/critiqueressortie-retrospective-akira.html>

[CRITIQUE/RESSORTIE] : Rétrospective Akira Kurosawa en trois films

👤 John Chevrier 📅 2 days ago 📁 Akira Kurosawa, Critiques, Jonathan, La Forteresse cachée, Le Château de l'araignée, Ressortie, Rétrospective, Sanjuro

Rétrospective *Akira Kurosawa*, composée de trois films du cinéaste en versions restaurées 4K : **Le Château de l'araignée** (1957), **La Forteresse cachée** (1958) et **Sanjuro** (1962)

Distribution : Carlotta Films

Hey toi, oui toi là qui est nonchalamment allongé sur ta serviette le popotin dans le sable (si t'es chanceux) où alors mal assis dans des transports en communs définitivement trop communs (et encore plus sous le poids d'un été caniculaire où l'on ne rêve que de végéter sur un transat en Antarctique), tu es en passe d'apprendre une sacrée nouvelle dont tu n'avais même pas conscience : cet été, ce n'est pas l'été de Spider-Man (enfin si, un peu mais fais comme si ce n'était pas le cas, pour le bien de cette introduction beaucoup trop enthousiaste), d'Ulysse, de Woody et Buzz où même de Minions plus vraiment mignons, c'est bien l'été de Jacques Tati mais aussi d'Akira Kurosawa... enfin comme tous les deux ans, Carlotta Films s'échinant à toujours rendre nos séances estivales plus belles.

Passé la grosse salve de ressorties de 2024 (six films : **Chien enragé**, **Entre ciel et terre**, **Vivre**, **Yôjinbô** - restaurations 4K à la clé - **Les Bas-Fonds** et **Les Salauds dorment en paix** - restaurations 2K cette fois), bonjour une petite série plus modeste sur laquelle nous allons, évidemment et modestement, revenir en bons amoureux du cinéma de patrimoine que nous sommes - et des salles climatisées, aussi.

Le Château de l'araignée tout d'abord - restons dans la chronologie des dates de sorties -, symbole parfait de la « *passion Shakespeare* » du maître chinois (bien qu'il adapte, librement ici, son oeuvre, il s'éloigne toujours scrupuleusement du lyrisme de sa prose), qui s'attaque ici à *Macbeth* en s'appropriant sa narration pour mieux la transposer au coeur d'un Japon médiéval du XVI^e siècle (en pleine époque Sengoku) dont il en fait thématiquement, historiquement, culturellement (dans une fusion minutieuse et excessivement épurée entre les traditions théâtrales traditionnelles européennes et les codes du théâtre Nô) et même visuellement, un écho lointain mais infiniment cohérent à l'Écosse médiévale du XI^e siècle, renforçant d'autant plus le sentiment d'universalité et de désespoir qui se dégagent de la tragédie originale, mais aussi l'héritage sourd et irrationnel d'une folie/violence humaine qui n'a de cesse de se répéter dans le temps.

Son Macbeth, y est même toujours à la fois le héros cruellement ordinaire et le bourreau grotesque de son propre malheur : Washizu (immense Toshiro Mifune), un samouraï ambitieux qui, après avoir entendu une prophétie d'un esprit de la forêt (trois sorcières dans le matériau d'origine), est « *poussé* » par son épouse Asaji, à se lancer dans une série de meurtres culminant à l'assassinat de son seigneur Tsuzuki, pour s'emparer d'un pouvoir qui va lentement mais sûrement le consumer.

Plongée complexe et concise dans les entrailles infernales de la cupidité, de la superstition et de la paranoïa, que Kurosawa rend profondément anxiogène (physiquement, avec cette brume imposante qui ne semble jamais cessé et ce château qui a tout d'une prison de bois pour ses personnages, mais aussi avec un jeu fascinant avec la lumière et l'obscurité; narrativement en simplifiant au maximum son cadre et son histoire, tout en limitant les dialogues au strict nécessaire; techniquement à travers une mise en scène minimaliste et digne sans effet superflus, excepté quelques envolées renversantes), en collant au plus près de l'aliénation croissante d'un homme voyant sa destinée totalement lui glisser entre ses mains ensablées (une décrépitude lancinante aux accents surnaturels gentiment exacerbés par un travail esthétique et sonore incroyable), sorte de

damnation inéluctable pour avoir laissé s'exprimer ses instincts les plus sombres (comme forger sa vie au détour de la croyance, maladive, à une prophétie), **Le Château de l'araignée** se fait une œuvre à la fois austère et expressive, limpide et intimement hantée dans sa manière de jouer les funambules entre une réalité funeste et un fantastique envoûté et envoûtant.

Source essentielle pour George Lucas dans la conception de son **Star Wars** (voire, carrément, avec **Les Sept Samouraïs**, son film qui a le plus influencé la production cinématographique occidentale), le jidai-geki **La Forteresse cachée**, pas moins impressionnant formellement que **Le Château de l'araignée** (d'autant qu'il est le premier film du cinéaste tourné en format large TohoScope), est lui une merveille de cinéma d'aventure racé et divertissant qui tire de la simplicité consensuelle de son pitch (deux paysans cupides et gentiment couards, au plus bas de l'échelle sociale, se retrouvent malgré eux impliqués dans une mission périlleuse : escorter une princesse - Yuki - et un général du clan Azuki - Rokurota Makabe -, qui se livre une guerre sans merci avec le clan Yamana, à travers le territoire ennemi, tout en protégeant un trésor royal), la substantifique moelle d'un véritable jeu de funambule entre un ludisme résolument étonnant chez le papa de **Ran** - un humour cocasse et complice épouse un sens du spectaculaire encore plus affirmé -, et une profondeur à la fois idéologique (humaniste) et thématique caractéristique de son cinéma (le questionnement des notions d'honneur et de loyauté en tête).

Entre le jidai-geki et le road movie riche en bravades impressionnantes, le film d'aventure saute actionner avec un doigt de western (toujours un petit clin d'œil au cinéma de John Ford) et de mélodrame, critique sans fondamentalement l'être (même si Kurosawa dépeint une représentation complexe des hiérarchies sociales, à travers le regard de ses quatre figures aux destinées diverses, dont les deux plus modestes dont la cupidité découle moins d'un mauvais fond que d'une envie de renverser leur ordre social... ce qu'ils n'arriveront pas) dans sa manière de faire cohabiter héroïsme et grotesque dans un monde à la brutalité aveugle, **La Forteresse cachée**, profondément moderne dans sa forme (ses travellings renversants...) comme dans son fond (notamment à travers le personnage détonnant de Yuki, qui tranche avec les figures de princesses de l'époque), est un pur bonheur de cinéma qui se bonifie de séance en séance.

Troisième et dernier opus de cette rétrospective, qui peut presque se voir comme un complément parfait au précédent film, **Sanjuro, bijou de chambara sorti au lendemain d'un Yôjinbô** avec qui il partage plus d'une similitude, toujours dominé de la tête et des épaules par un Toshiro Mifune aussi énigmatique que charismatique as hell, éblouissant en anti-héros tangible et hypnotique, un samouraï rônin à l'humanité aussi déchirante que sa rage est sourde et sa brutalité sereine (elle n'est que le reflet sauvage des tourments qui l'assaillent, et qu'il tente de repousser au moindre coup d'épée, portant son don pour donner la mort comme une malédiction), qui décide de prendre sous son aile - non sans heurts - une bande de jeunes guerriers inexpérimentés, pour les aider à déjouer un complot contre le chambellan et à éradiquer la corruption locale.

Simple, efficace et sans le moindre bout de gras, à l'image même d'un cinéaste qui, délesté d'une narration trop complexe, fait preuve d'une maîtrise technique absolument phénoménale (une mise en scène d'un dynamisme et d'une clarté rare, même dans ses excès de violence frénétiques, le tout renforcé par la photographie folle de Fukuzo Koizumi) pour mieux redessiner le mythe même, à travers le code d'honneur du samouraï, de l'anti-héros/loup solitaire que Leone redéfinissait lui-même à son image, du côté de l'occident avec une autre « gueule » de cinéma, l'immense Clint Eastwood.

Une sacrée séance pour une sacrée rétrospective, tout simplement.

Jonathan Chevrier



<https://www.sancho-asia.com/articles/la-forteresse-cachee>

LA FORTERESSE CACHÉE

aka 隠し砦の三悪人 - **Kakushi toride no san akunin - Hidden Fortress** | Japon | 1958 | Un film de Akira Kurosawa | Avec Toshiro Mifune, Misa Uehara, Takashi Shimura, Minoru Chiaki, Kamatari Fujiwara, Toshiko Iguchi, Susumu Fujita

Après deux adaptations de dramaturges occidentaux, William Shakespeare dans **Le Château de l'araignée** et Maxime Gorki dans **Les Bas-Fonds**, qui n'ont pas rencontré leur public, Akira Kurosawa revient vers des sujets plus légers. **La forteresse cachée** est avant tout un film d'aventure.

Deux paysans, Tahei et Matashichi, ayant voulu être soldats doivent retourner dans leur village, la guerre à laquelle ils voulaient participer étant déjà terminée avant même leur arrivée. Sans le sou car ils ont dépensé leur argent pour s'équiper, la chance semble tourner après la découverte d'un lingot d'or dissimulé dans des morceaux de bois. Près de l'endroit où Tahei et Matshichi ont fait cette découverte, ils rencontrent un homme au port altier. Les compères comprendront en cours de chemin que leur compagnon est le général Rokutora Makabe, chargé de mener en lieu sûr la princesse Yuki, héritière du clan Akizuki, qui vient d'être annihilé.

Couards, querelleurs, cupides... Remplis de défauts, Tahei et Matashichi sont si terriblement humains. Comme dans d'autres films du maître, ils sont le petit peuple qui fait montre de sa capacité de résilience confronté à la cruauté de la caste dirigeante. Mais surtout, Kurosawa invente deux personnages atypiques pour l'époque. Yuki, la princesse *rebelle*, dont le voyage sera surtout l'occasion de découvrir la vie quotidienne de son peuple, dans ce qu'elle a de bon et de mauvais, mais qu'elle ne connaissait pas, enfermé derrière les murs de son château et les usages. Le second est le général, Tadokoro, ami de Rokutora Makabe mais appartenant au camp opposé, qui fera le choix d'écouter son cœur et ne pas se comporter conformément à l'éthique du samouraï. Ces deux personnages qui s'éloignent des stéréotypes illustrent la fibre humaniste bien connue d'Akira Kurosawa.

Mais **La forteresse cachée** est surtout un formidable film d'aventure où les principaux protagonistes doivent franchir les multiples obstacles surgissant devant eux. Dans cette course de vitesse entre la princesse, son escorte et leurs poursuivants, le cinéaste japonais fait une démonstration dans la manière de mettre en scène cette vitesse. Dès la première image, la caméra cueille nos deux paysans cheminant pour les accompagner dans un plan séquence pendant lequel ils vont se disputer pour la première fois, mais pas la dernière.

La course de chevaux de Rokutora pour rattraper deux soldats qui les avaient reconnus représente un *must* dans ce domaine. Accélérant le rythme du montage, sa caméra capture de trois quarts Rokutora et un samouraï s'affrontant tout en menant leur cheval au galop et les accompagne en pivotant lorsqu'ils passent devant elle en plan désormais rapproché. Akira Kurosawa crée ainsi un arrière-plan flou et une image filée. Le même plan répété plusieurs fois et alterné avec celui des pattes en plein galop des chevaux donne une impression de vitesse particulièrement saisissante.

Toujours dans la mise en scène du mouvement, le cinéaste nous en met aussi plein les yeux en filmant les foules, notamment dans la scène grandiose et dantesque où des prisonniers s'échappent d'un château en dévalant un immense escalier. Elle n'est pas sans évoquer **Metropolis** de Fritz Lang, où des exploités se soulèvent également.

La notoriété particulière de **La forteresse cachée** en occident s'explique par son influence - revendiquée d'ailleurs par Georges Lucas - sur **La guerre des étoiles**. Le film d'Akira Kurosawa peut se résumer comme le récit d'une princesse qui ne s'en laisse pas compter, dont le clan (*planète*) a été détruit, qui est protégée dans sa fuite par un samouraï invincible et accompagnée d'un duo d'amis chameilleurs... Si ce synopsis a des airs familiers, côté réalisation c'est une tout autre histoire...

Article originellement paru le 31 mars 2017. Le 12 août 2026, **La forteresse cachée** est ressorti en salles dans une restauration 4K, grâce aux bons soins de Carlotta Films.



<https://www.sancho-asia.com/articles/chateau-de-laraignee>

LE CHÂTEAU DE L'ARAIGNÉE

aka **Throne of Blood** - 蜘蛛巣城 | Japon | 1957 | Un film de Akira Kurosawa | Avec Toshiro Mifune, Takashi Shimura, Isuzu Yamada, Minoru Chiaki, Akira Kubo, Takamaru Sasaki, Chieko Naniwa, Yoshio Inaba, Kokuten Kōdō

Au même titre que **King Kong** au sommet de l'Empire State Building broyant des bi-planes entre ses pattes ou Cary Grant poursuivi par un avion dans **La mort aux trousses**, l'image de Toshiro Mifune dos à un mur percé de flèches fait partie des images iconiques de l'histoire du cinéma.

Rappelés au château du seigneur après avoir repoussé victorieusement l'attaque d'un clan adverse, les généraux Washizu et Miki s'égarent dans une forêt où ils rencontrent un esprit qui prédit au premier son accession à la tête d'une baronnie puis du royaume, et que les enfants du second lui succéderont. Une fois la première partie de la prophétie réalisée, poussé par sa femme, Washizu assassine le seigneur Tsuzuki, dont il prend la place, mais aussi son vieil ami Miki. Si le fils de ce dernier s'échappe, Washizu n'est pas inquiet pour son pouvoir car selon une prophétie il sera battu seulement le jour où la forêt entourant son château l'attaquera. Mais les actes odieux qu'il commet pour conserver sa couronne ébranlent son esprit.

Le Château de l'araignée est un film sur la folie du pouvoir, qui pousse les hommes à s'entredévorer. Il les perd comme Washizu et Miki s'égarent dans la forêt et le brouillard avant de rejoindre le château du seigneur. Cette quête du pouvoir peut se voir comme une forme paroxysmique de l'individualisme, l'absence de solidarité étant bien souvent synonyme de chaos dans les films du cinéaste. Cet individualisme devient une forme d'aliénation.

Akira Kurosawa adapte ici pour la première fois une œuvre de Shakespeare, *Macbeth*. Ultérieurement dans sa carrière, il s'inspirera de deux autres pièces du Barde d'Avon, *Hamlet* pour **Les salauds dorment en paix** et *Le roi Lear*, pour réaliser **Ran**. Son adaptation de Macbeth reste toutefois libre. Il a par exemple choisi de ne pas montrer les assassinats décrits dans la pièce des personnages équivalents à Tsuzuki et Miki, la femme de Washizu est enceinte et le tyran ne connaît pas la même fin.

L'origine théâtrale du texte original va influencer sa mise en scène. Pour les scènes d'intérieur, le style visuel adopté pour **Le Château de l'araignée** est ainsi plus dépouillé que celui des autres films réalisés à cette époque. Les plans habituellement très travaillés dans la profondeur de champ se font moins denses. Washizu peut simplement être filmé dans une pièce décorée d'un casque sur un meuble et d'un sabre appuyé contre un mur. Le choix de décors pour les intérieurs souvent minimalistes provient sans doute du No, forme de théâtre qui infuse son film. Le visage de Toshiro Mifune conserve une expression hallucinée tout au long du film, comme s'il portait un masque. Une particularité du No, comme du théâtre antique en Occident.

Ce dépouillement est moins vrai dans les scènes d'extérieur où d'importants moyens ont été mis en œuvre pour assurer du grand spectacle. Le génie visuel de Kurosawa fait encore des merveilles à l'instar de cet incroyable plan où la forêt plongée dans la brume s'avance vers le château.

Il utilise aussi à plusieurs reprises des plans frontaux comme celui où Washizu assassine froidement un de ses hommes de main. Un plan terrible, dans tous les sens du terme, de l'homme agonisant aux pieds du seigneur ébranlé par son geste ignominieux.

La scène dans laquelle Washizu revient dans la forêt pour consulter l'esprit semble avoir inspiré Georges Lucas dans **La guerre des étoiles** lorsque Luke Skywalker vient apprendre l'enseignement de Yoda dans une planète marécageuse.

L'ambiance lugubre qui y règne m'y a fait penser. De même que les paroles de l'esprit incitant à s'adonner à la cruauté sans limites. Bref à passer du côté obscur. Le réalisateur américain, qui avec Francis Ford Coppola aidera Kurosawa à financer **Kagemusha**, est un admirateur du maître et quel amoureux du cinéma peut ne pas l'être ?

Mais la différence majeure par rapport à la pièce du dramaturge anglais est la répétition des situations. Washizu meurt ainsi de la main de ses hommes comme il a lui-même assassiné son maître. « *Les hommes sont tombés dans la voie du sang. Les hommes d'hier et les hommes d'aujourd'hui. Rien n'a changé* », explicite le chœur au début et à la fin du film. La présence d'un chœur est un autre point commun entre le No et le théâtre antique Occidental. Akira Kurosawa souligne que l'homme livré à ses passions/obsessions est condamné à répéter ses erreurs : Shakespeare se convertit au bouddhisme.

Article originellement paru le 15 mars 2017. Le 12 août 2026, *Le Château de l'araignée* est ressorti en salles dans une restauration 4K, grâce aux bons soins de Carlotta Films.



<https://www.sancho-asia.com/articles/sanjuro>

SANJURO

aka 善十郎 | Japon | 1962 | Un film de Akira Kurosawa | Avec Toshiro Mifune, Tatsuya Nakadai, Yūzō Kayama, Reiko Dan, Takashi Shimura, Kamatari Fujiwara, Takako Irie, Masao Shimizu, Yūnosuke Itō

Devant le succès de **Yojimbo**, le film le plus populaire d'Akira Kurosawa, une suite voit le jour où le personnage de Sanjuro s'immisce dans une sombre affaire de corruption.

Le samourai vagabond, abrité dans un sanctuaire abandonné, surprend la discussion entre neuf jeunes samourais ayant été se plaindre auprès du chambellan de la corruption de certains nobles. Ce dernier ne les a pas écoutés et ils ont commis la grave erreur de se tourner vers l'inspecteur Kikui, qui fait partie des personnes compromises. Interpellé par leur volonté de faire le bien, le rusé et habile bretteur décide de les aider à libérer le chambellan, qui a été kidnappé par leur faute. Cette mission semble hors de leur portée alors qu'ils sont recherchés par Mutoro, homme de main des corrompus. Celui-ci tente de les attraper en leur tendant des pièges tandis que Sanjuro se fait embaucher par Muroto afin d'obtenir des informations.

Comparé à **Yojimbo**, **Sanjuro** est un film plus sage, le héros toujours joué par Toshiro Mifune fait preuve de moins de cynisme. Les répliques souvent très drôles de Sanjuro ont tout autant de mordant que dans le film précédent. Akira Kurosawa a également fait appel de nouveau à Tatsuya Nakadai pour interpréter le méchant. Toshiro Mifune - Akira Kurosawa - Tatsuya Nakadai : quel magnifique trio. *Heroic Trio*, si je puis me permettre.

Je me répète à chaque critique d'une œuvre du cinéaste, mais comment faire autrement ? La qualité picturale du film est une nouvelle fois bluffante. Il fait un superbe usage du format scope, notamment lorsque Sanjuro est accompagné de l'ensemble des jeunes samourais. Sanjuro n'est jamais placé dans le cadre sur le même plan que les autres personnages et figure aussi fréquemment dans un coin de l'image. Akira Kurosawa montre ainsi dans sa mise en scène son statut de marginal.

Habillé de « *guenilles* », le rustre Sanjuro jure par rapport à ses jeunes compagnons, bien sous tous rapports. Souvent allongé ou avachi, Toshiro Mifune a des air de gros matou malin. Il les surclasse d'ailleurs aussi bien du point de vue de la compréhension de la situation et des réponses qu'il convient d'y apporter que dans les combats.

Les scènes où Sanjuro est opposé à plusieurs adversaires sont filmées pratiquement sans coupe. Au talent de metteur en scène d'Akira Kurosawa vient s'ajouter celui de Toshiro Mifune en Kendo : l'acteur fait montre d'une vitesse impressionnante dans ses enchaînements. La technique de combat choisie ici - Sanjuro porte rarement plus d'un coup pour terrasser un adversaire - ajoute encore du peps aux affrontement.

Dans la première scène du film, Sanjuro sermonne les jeunes car ils ont déjà tiré, sans réfléchir, leur sabre de leur fourreau pour affronter les hommes de Muroto. « *Ce n'est pas un jeu* », les interpelle-t-il. Lors de l'altercation qui suivra, Sanjuro donnera une leçon aux samourais de Muroto en se servant uniquement de son fourreau.

« *Un bon sabre doit rester dans son fourreau* », conseille un peu plus tard la femme du chambellan qu'ils ont libérée. Elle morigène au passage Sanjuro, car elle juge qu'il a la lame un peu trop leste. Il n'y a rien de noble à se servir de son sabre au contraire de la conserver dans son fourreau, telle est la principale leçon du film. Une façon pour le cinéaste japonais de démystifier le *chambara*. Sanjuro n'a pour sa part pas le choix. S'il se retient au début du film, il va être rapidement forcé de se servir de son katana, comme dans cette scène, montrée dans toute sa brutalité, où il décime une dizaine d'hommes de Muroto pour libérer quatre jeunes samourais. Après chaque bataille, il regrette d'avoir eu à croiser le fer.

Sanjuro souhaiterait l'éviter, mais garder son sabre dans son fourreau n'est pas un choix qui s'offre à lui. Sa « *lame est nue* » révèle-t-il avant le dernier combat où il affronte son double du côté obscur, Muroto. Les deux hommes sont définis par leur sabre et, comme le veut l'expression : ils vivent et périssent par le sabre. Le dernier assaut prend dans ce contexte une toute autre dimension que son caractère cinématographiquement spectaculaire : Akira Kurosawa souligne la sauvagerie de la mort qui attend forcément ces deux hommes au bout du chemin.

Article originellement paru le 8 mars 2017. Le 12 août 2026, **Sanjuro** est ressorti en salles dans une restauration 4K, grâce aux bon soins de Carlotta Films.

INSTAGRAM

@daempty_ (5 000 abonnés) - 9 août



1990

daempty_ • Suivre
Audio d'origine

daempty_ quel point CE réalisateur était fort et impactant dans l'histoire du cinéma ?
3 de ses films sortent le 12 Août dans les @mk2 en co-distribution avec @carlotta.films !

#film #movies #cinema #onregardequoi #kurosawa
16 h

vermelyne Direction MK2. □
16 h Répondre

kata.jk11 Je dois tellement me brancher
15 h 1 J'aime Répondre

hcnsey Dreams es que on peu en parlais ??
15 h Répondre

♥ 💬 ↺ 📌

Aimé par bastieninacio et autres personnes
il y a 16 heures

😊 Ajouter un commentaire... Publier

@memoriesofmada_ (500 abonnés) - 10 août



memoriesofmada_ • [Suivre](#)

Audio d'origine



memoriesofmada_ Merci à [@carlotta.films](#) pour la rétrospective
[#cinema](#) [#film](#) [#recommendations](#)

57 min



12 J'aime

il y a 57 minutes



Ajouter un commentaire...

[Publier](#)

TIKTOK

@daempty_ (5 000 abonnés) - 9 août



une co-distribution

CARLOTTA **mk2** 

AKIRA KUROSAWA RÉTROSPECTIVE EN 3 FILMS



L'ŒUVRE DE KUROSAWA EST, AUJOURD'HUI ENCORE,
UNE GRANDE SOURCE D'INSPIRATION POUR NOUS TOUS.
© 2026 MK2

RÉTROSPECTIVE EN 3 FILMS
AKIRA KUROSAWA
- LE CHÂTEAU DE LA RAIE BLANCHE -
- LA TENTATIVE CACHÉE -
- SANJURO -
A NOUVELLES RESTAURATIONS 4K

NOUVELLES
RESTAURATIONS 4K

AU CINÉMA
LE 12 AOÛT 2026

Distribution CARLOTTA FILMS 24, rue de Charenton 93012 Paris Tél. : 01 42 24 10 86	Programmation Les Lézards Tél. : 01 03 11 49 24 lesl@carlottafilms.com	Réactions presse Jocelyne MOTTIER Tél. : 01 42 24 87 87 j.mottier@carlottafilms.com	Réactions presse Digital Pauline ROUSSEAU Tél. : 01 42 24 98 12 p.rousseau@carlottafilms.com
--	---	--	---

PROCHE,

 CapCut - Essayer de nouveaux effets

DaEmpty · Il y a 16 h

À quel point CE réalisateur était fort et impactant **plus**



97

1

13

3


@memoriesofmada_ (3 000 abonnés) - 10 août



@rio.grango (39 000 abonnés) - 7 août



195



7



39



4

